

N.B. Cette fiche propose de formuler un ensemble de remarques méthodologiques dont l'objectif est d'aider à identifier certains codes, plus moins implicites, relatifs à cet exercice que la culture scolaire française nomme « dissertation ». Elles prétendent moins énoncer une norme absolue à suivre à la lettre qu'un canevas pour parvenir à organiser de manière la plus claire et convaincante possible ses arguments.

L'essentiel est moins de respecter *une* méthode que d'avoir *de la* méthode.

I. Principes

Une dissertation est une argumentation philosophique et non une juxtaposition de « thèses ».

Elle vise à élaborer un problème philosophique à partir d'un sujet (notion, question, couple de notion, expression du sens commun, citation etc.) et à (a) le résoudre (b) en articulant entre eux des arguments (c) de manière unifiée.

Règles essentielles : a/ Le problème n'est pas toujours *donné* dans le sujet : il faut le développer ou le construire à partir des définitions initiales des termes du sujet. b/ Un enjeu de la dissertation peut être d'approfondir des définitions spontanées, dont part l'introduction, et de les rendre problématiques, pour les dépasser (les préciser ou les contester). c/ La dissertation défend une thèse : c'est une prise de position philosophique, fondée sur des arguments clairement exposés selon une progression ordonnée.

Elle comporte une introduction, un développement (en deux, trois, voire quatre parties elles-mêmes divisées en paragraphes selon l'ordre des questions abordées) et une conclusion.

L'introduction se compose généralement de 4 moments :

1/ amorce (éviter toutes les généralités/banalités du type : « de tout temps les hommes », ou « cette question est un d'une des plus intéressantes de la philosophie... ». On peut « accrocher » le lecteur avec un bon exemple, emprunté à la littérature, à l'art, etc. L'objectif de l'amorce est d'inscrire la question, souvent abstraite, du sujet, dans un questionnement concret. Cela peut d'emblée vous aider à saisir les enjeux du sujet, et ainsi à éviter des considérations trop abstraites qui vous ferez d'emblée perdre de vue le cœur du sujet.

2/ définitions et analyse du sujet (généralement provisoires à ce moment du propos) : il s'agit d'analyser les termes du sujet en partant du sens qu'ils ont dans la langue, et en tentant de les distinguer d'autres notions proches ou synonymes. Cela permet de délimiter rigoureusement les contours de chaque notion, en la distinguant de ce qu'elle n'est pas, et ainsi de déterminer au mieux la singularité du sujet. Attention : *il faut définir tous les termes du sujet et pas seulement les notions qui se présenteraient comme plus directement philosophiques* (ex : La culture éloigne-t-elle l'homme de la nature ? Outre la culture, la nature et l'homme, il faut être le plus précis possible sur la définition du verbe « éloigner de » et ses implications théoriques pour le traitement de la question. Dans ce cas, l'éloignement fait office de *concept opératoire* permettant d'analyser les relations entre la culture et la nature pour l'homme).

Ce travail définitionnel doit être au service d'une analyse de la formulation *précise* du sujet, c'est-à-dire d'une meilleure compréhension de ce qui fait sa *singularité*. Vous pouvez à ce titre toujours vous demander pourquoi c'est *ce* sujet, dans *cette* formulation précise (choix des termes, ordre des termes) qui est posé, et non un autre sujet proche ou ressemblant.

Tout ce qui contribue à distinguer le sujet posé d'un sujet voisin est utile.

3/ De cette analyse des termes et de la formulation doit découler un problème, c'est-à-dire une difficulté philosophique, c'est-à-dire d'une question à laquelle une réponse immédiate ne peut pas être donnée de manière satisfaisante et qui exige une réponse élaborée. Cette difficulté peut prendre parfois la forme du paradoxe, d'une antinomie (c'est-à-dire d'une contradiction entre deux thèses qui semblent pourtant l'une et l'autre valides). On montre ainsi que la première réponse, apparemment évidente, peut être

nuancée et ne va finalement pas de soi. On peut aussi le montrer à l'aide d'*exemples*, empruntés au sens commun, à la littérature, à différents champs disciplinaires, ou encore à la philosophe elle-même – l'important est qu'ils soient pertinents et nécessaires, et non triviaux et décoratifs. L'essentiel est de faire apparaître les raisons pour lesquelles la réponse à **la question (lorsqu'il y en a une) ou la caractérisation de la notion (pour les sujets notion) ne peut pas être immédiatement donnée**. La construction du problème peut déboucher sur la formulation d'une question (ou une série ordonnée et hiérarchisée de questions) qui sera le fil conducteur de toute la réflexion.

La « **problématique** » n'est pas la simple répétition du sujet (avec insertion d'un adverbe du type « vraiment » ou « réellement ») : elle constitue la question présupposée par le sujet à laquelle le propos entend répondre. C'est du soin apporté à ce travail de problématisation que dépend en grande partie la qualité de l'argumentation.

4/ annonce du plan. Éviter la juxtaposition de ce qui ressemblerait à des « titres » de parties et préférer la présentation synthétique d'une argumentation, cohérente et guidée par un fil conducteur (le problème posé). On montre quelles sont les questions, c'est-à-dire les hypothèses, ou les thèses, que le propos va successivement examiner et qui feront l'objet des grands moments du développement (attention : ensuite, dans le développement, il ne faut pas oublier de reposer ces questions ou ces hypothèses chaque fois qu'elles se posent : d'où vient la question, pourquoi on la pose maintenant, à ce stade du raisonnement). Il ne s'agit pas de tout dire d'avance au lecteur, mais plutôt de donner une idée claire du *déroulement* du propos (éviter ainsi les plans trop formels qui se contentent d'énoncer une succession logique abstraite sans rien dire de ce dont il sera question).

L'introduction est un moment clef de la dissertation : il est bon de la rédiger au brouillon

Le **développement** doit mettre en valeur les transitions ou articulations entre les parties et à l'intérieur des parties. Il n'y a aucune règle quantitative concernant les sous-parties. La seule chose qui compte est que l'argumentation soit cohérente et que sa trame soit bien visible. L'essentiel est donc que chaque partie soit divisée en autant de paragraphes que la dynamique interne de la réflexion l'exige. Les différentes parties doivent être à peu près de même longueur, et doivent idéalement faire une place aux aspects suivants : **1/ l'argumentation** ; **2/ l'analyse de références** et **3/ l'analyse d'exemples** pertinents.

Chaque partie commence par la mise au jour du problème à étudier et se termine par une synthèse permettant de saisir les avancées de l'argumentation, laquelle se verra confrontée à son tour à un nouveau problème qui signale les limites de la solution précédente, en suivant une progression logique (un problème ne peut être abordé que si un autre a été préalablement résolu).

Il importe donc de soigner les transitions : la transition n'a pas seulement un rôle rhétorique (établir une continuité entre les différentes parties) mais elle a un rôle logique ; elle permet en effet de justifier la poursuite de la réflexion en mettant en évidence l'insuffisance de l'argument précédent et par conséquent la nécessité de poursuivre la réflexion.

Le traitement des références peut adopter le modèle du commentaire de texte à échelle réduite : idéalement, il faut avoir un texte précis à l'esprit et pouvoir en restituer l'argumentation philosophique *en fonction du problème posé* (= ne pas réciter le texte pour lui-même mais montrer en quoi il *sert* la démonstration). Il faut absolument éviter les propos trop généraux sur les auteurs (type synthèse rapide de manuel). Pour passer d'une référence à l'autre, il faut tirer le bilan théorique et les limites, *pour son propre argumentaire*, du texte philosophique mobilisé. Il convient de garder à l'esprit qu'une « référence » en dissertation est davantage un argument (utilisé en vue d'être articulé à un autre argument) que l'exposé d'une thèse (qui pourrait être présentée hors de tout contexte dissertatif). La discussion d'exemples, de contre-exemples, la pratique de l'objection et de la réponse, doivent permettre d'étayer ce travail argumentatif.

La conclusion fait apparaître les principaux acquis de l'argumentation. Elle est la dernière occasion de montrer ou de démontrer que l'argumentaire mobilisé a permis d'avancer dans le traitement du problème

posé en introduction. Il convient de faire preuve d'une certaine modestie et de ne pas affirmer de manière péremptoire que toutes les difficultés ont été résolues, ce qui est rarement le cas. Il convient donc d'explicitier clairement la solution déterminée que l'analyse a permis de dégager, mais l'analyse peut elle-même, dans certains cas, déboucher sur le constat du caractère irréductiblement aporétique du sujet. La conclusion peut enfin également indiquer, le cas échéant, des questions non traitées ou des prolongements possibles de la réflexion.

II. Conseils pour l'analyse des sujets

L'écueil le plus commun : se contenter de répéter la question (même avec un adverbe : « peut-on désirer l'impossible ? » devenant « peut-on *réellement* désirer l'impossible ? »). La problématique n'est jamais la simple question du sujet. Elle doit plutôt tâcher de répondre à la question : *pourquoi cette question se pose ?* Il faut essayer de repérer les *présupposés* induits par la formulation même de la question (donc : être attentif à la formulation *exacte* du sujet, cf. variation par sujets voisins). Cet interdit pédagogique de répétition de la question a pour fonction de susciter un travail d'*approfondissement* de la question, et non une simple *substitution* d'une question par une autre. L'objectif de l'analyse est de parvenir à une *singularisation* aussi précise que possible problème.

Quelques exemples selon les types de sujets :

- « Qu'est-ce que A ? » : le but est de s'interroger sur la nature de la chose, son essence. Il s'agit de déterminer l'être de la chose en en produisant la définition. ». Il s'agit d'essayer de définir la chose. La problématique se construit le plus souvent à partir de la contradiction, ou du moins de la tension qui apparaît entre certaines caractéristiques qui semblent appartenir à cette même chose, tout en étant contradictoires. Il s'agit au fond de retrouver l'étrangeté d'une notion, même si elle apparaît de prime abord comme extrêmement commune. C'est en distinguant au maximum le concept d'autres concepts proches, en le singularisant, que l'on peut retrouver son caractère non-évident.
- « A est-il B » : On interroge la relation entre deux termes, qui peut prendre une très grande diversité de formes : si la plus commune est celle de l'identification par réduction, elle peut également prendre la forme d'une appartenance, d'une distance, d'un rapprochement, d'un rapport d'antériorité, d'une inclusion, etc. Il faut ainsi veiller à expliciter les types de relations envisagés, et envisager les différentes possibilités offertes par la formulation du sujet.
- « Peut-on... » : question qui engage la possibilité. La possibilité elle-même se décline en possibilité *logique* (est-il contradictoire de...?), en possibilité *morale* ou *juridique* (est-il permis de...?), enfin, en une possibilité *effective ou pratique* (A-t-on la capacité, les moyens de ...? ; ex : peut-on réaliser la justice sur terre ?) Il faut repérer le type possibilité le plus directement visée par le sujet. Si plusieurs des champs sont envisageables, il faut les articuler.
- « Faut-il...Doit-on... ? » : sujets finaux, on y pose la question des fins. S'ils peuvent parfois tendre à mettre en question la possibilité de déterminer une norme absolue qui fonderait un impératif, sans souffrir d'exception, ils peuvent néanmoins également donner lieu à la même variété de traitement que les sujets « peut-on ». Il s'agit toutefois de mettre l'accent sur l'examen de la valeur de règle de l'énoncé.
- « Y-a-t-il A ? » : sujet à la fois de définition et d'existence. La question suppose de déterminer l'existence ou les conditions de possibilité de l'existence de A, et d'en définir les limites.

Pour toutes les autres formes de sujet (notion, couple de notions, citation, locutions communes) : le travail consiste toujours à en faire émerger une question, à partir de laquelle vous pourrez organiser votre réponse, selon les arguments ou les thèses à défendre.

III. Portrait-robot de dissertation

Introduction

1. Accroche (partir d'une difficulté qui inscrit d'emblée la question dans le « concret ». S'appuyer sur une conscience de langue élémentaire pour indiquer ce qu'évoquent les notions du sujet et sa *formulation* même). L'accroche n'est pas *absolument* nécessaire mais s'avère extrêmement utile pour cadrer l'analyse du sujet qui doit suivre.

2. Premier effort de caractérisation des termes (enrichir le niveau précédant à l'aide de définitions, distinctions, etc.. : délimiter et déterminer les objets dont il est question), afin de procéder à l'analyse proprement dite du sujet.

3. Construction du problème : exposer la difficulté conceptuelle (ou théorique, voir expérimentale), la tension qui existe dès lors que l'on tente de répondre au sujet. Formulation de la question qui sera l'axe directeur de la dissertation. S'il y a différentes questions distinctes, il est important de les ordonner.

4. Annonce du plan. Vous présentez votre méthode pour résoudre le problème. Dès cette annonce, il faut montrer la cohérence d'ensemble de votre propos, quitte à expliciter la pluralité d'angles à partir duquel un sujet peut être traité. Il peut s'agir d'énoncer les thèses qui vont être successivement défendues mais il peut également être utile et fécond de présenter les questions qui vont progressivement guider dans la résolution du problème. Il est préférable d'articuler son raisonnement de manière *interrogative* afin de favoriser la teneur argumentative, et éviter le risque d'un propos trop doxographique.

Développement

Pour chaque partie (ou sous partie) :

1. Position du problème *de cette* partie (ou sous partie), et formulation de la sous question.

2. Proposition d'un argument, exposé de manière claire (privilégier plutôt la lourdeur claire et massive au raffinement obscur et implicite).

3. Détermination de l'argument à partir d'une référence philosophique la plus précise possible + analyse d'exemples.

4. Transition : marquer les limites (les présupposés encore non élucidés ou les insuffisances) de l'argumentation précédente et souligner la *nécessité* de la poursuite de l'argumentation dans la partie suivante.

Conclusion

1. Retour sur les acquis du développement et formulation d'une réponse à la question posée dans l'introduction, fût-ce sous la forme d'une aporie, le cas échéant.

2. Déterminer les enjeux de votre démarche argumentative (qu'est-ce que le raisonnement permet de comprendre ? quelle confusion permet-il d'éviter ?, etc...). Mentionner, le cas échéant, les difficultés qui subsistent sans pour autant « ouvrir » radicalement de nouvelles questions qui seraient soit trop éloignées du sujet, soit au contraire si importantes qu'il aurait fallu les traiter dans le développement. Il s'agit plutôt faire le bilan de l'argumentation que de la relancer complètement (des pistes peuvent toutefois être ouvertes).